

ARIANE DESPORTE : DU « GOÛT DES AUTRES » À L'ART DE RÉGLER LES CONFLITS

« Loin de la foule déchaînée », voilà ce qu'Ariane a écrit récemment en réponse à un message qui lui demandait ce qu'elle devenait. On la comprend, après tant d'années passées à déchaîner les passions des uns et des autres.

Il faut seulement espérer qu'elle ne connut pas toutes les affres de la vie de Barbara, héroïne du roman de Thomas Hardy, laquelle fut torturée par un mari militaire, avant d'épouser l'homme qui tua celui-ci, et qu'elle avait d'abord éconduit.

Mais voilà une belle phrase : « Loin de la foule déchaînée. » Un acte de langage qui dit plein de choses sur celui ou celle – ici celle – qui l'accomplit, sur son état d'esprit, sur le contexte social dans lequel elle a vécu et sur celui dans lequel elle vit actuellement.

Le langage, ah, le langage ! La marque de notre apparition au monde, le signe de notre destinée. Le langage, nous le savons, est le propre de l'homme – et de la femme. Rendez-vous compte, la Bible nous dit : « Au commencement était le verbe. » Mais, c'est quoi ce verbe ? Et comment ils savaient, les bougres, puisqu'il n'y avait encore personne sur terre ? À qui il s'adressait, ce verbe ? Qui était là pour l'entendre ?

Non, il faudrait dire : « Au commencement était un *serpent*, une *pomme*, *elle* et *lui*. » Et entre ces quatre-là le langage, grâce auquel sont rendus possibles les deux actes qui régulent la vie sociale : la *négociation* et la *transgression*.

Le *serpent*. Le serpent qui dit : « le fruit interdit ? Ah, Ah ! Quelle belle blague ! » Notez que le serpent, le diable, est le premier à rire. C'est lui qui, le premier, introduit l'*ironie*. Le serpent qui séduit par le langage, par un discours de promesse de *liberté* à qui veut l'entendre.

La *pomme*. Elle aussi, elle parle. Elle dit : « Je suis ronde comme la terre, et je sais que les peuples n'auront de cesse de m'exploiter, de me bouffer jusqu'au trognon. »

“Trognon”, tenez, encore un fait de langage insolite. Regardez, vous enlevez une lettre à ce mot et il continue de signifier quelque chose : “trognon”, retirez le “t”, il reste “rognon” ; retirez le “r”, il reste “o(i)gnon” ; enlevez le “o”, il reste “gnon” ; enlevez le “g”, il reste “non” ; retirez le “n”, il reste “on” ; enlevez le “o”, il reste... le “n”, comme... nul.

En tout cas, la pomme, *objet de discorde*, qui accompagne notre quotidien et se trouve au centre de la vie universitaire.

Et puis, il y a *Elle*, la femme, qui se parle à elle-même, qui se dit qu'elle en a marre de cette nature paradisiaque, de tous ces oiseaux, ces poissons, ces animaux, ces gnangnans, au son des violons des angelots du ciel.

Elle, qui pense qu'il est temps de sortir de la nature et d'entrer dans la culture, et que pour cela il faut transgresser l'interdit. Et, crack! La voilà qui croque la pomme, puis la tend à son compagnon.

Quant à *Lui*, l'homme, il est déjà en retrait. Il voit arriver cette pomme entamée, formant un creux, une mystérieuse caverne, comme une invite à y planter ses dents.

Lui, l'homme, prêt à se soumettre, mais qui, quand même, malicieux, se tient à peu près ce langage : « Peut-être qu'à être vêtus de peaux de bêtes, ce serait plus excitant, plus érotique. »

Voilà donc la grande affaire du langage : le droit de vie et de mort (symbolique) sur les êtres humains. Les mots ne tuent pas mais ils peuvent blesser à mort.

Dans ce monde cruel de gestion des affaires de la Cité, et dans ce petit monde, non moins cruel, des affaires universitaires, il semble qu'un peu d'humour soit nécessaire.

Car l'humour passe par le langage, et il est curieux que les différentes sciences humaines et sociales n'en tiennent pas suffisamment compte. Il est vrai que la science se marie mal avec l'humour. C'est dommage, elle y gagnerait peut-être en imagination. Et peut-être que le découpage des disciplines, qui est souvent affaire de défense de territoires et de rapports de domination, gagnerait en interdisciplinarité.

Il y a donc le langage et l'étude du langage, et l'étude du langage est une des choses qu'un certain nombre d'entre nous ont en commun avec Ariane.

Évidemment, il y a plusieurs façons d'étudier le langage : les unes plus quantitatives, et, il faut bien dire, parfois réductrices de la richesse des mots ; d'autres plus qualitatives tenant compte de la diversité des significations selon les contextes d'emploi.

C'est à cela que s'est employée Ariane dans son travail de thèse et dans son enseignement. Il faut dire qu'à être hispaniste, c'est-à-dire à entrer dans l'altérité linguistique, on devient beaucoup plus sensible à la subtilité du langage, et donc à percevoir les implicites cachés sous l'apparente tranquillité de la surface des mots.

C'est peut-être cela qui aura donné à Ariane le « goût des autres », le goût du « détricotage » des questions complexes, du « désembrouillage » des conflits. D'autres seront mieux placés que moi pour en parler.

Mais je peux témoigner que, lors de nos rencontres, Ariane, alors directrice de l'UFR ou vice-présidente du Conseil d'Administration, avait un certain art pour commenter, avec sa petite pointe d'accent bordelais et son sens de l'humour, la dramaturgie universitaire, sans jamais en révéler les bas-fonds. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un certain *souci* du jeu politique.

Nous passions alors un très bon moment. Il faut dire que notre hispanité commune nous a donné en partage qu'il fallait savoir rire dans les situations les plus dramatiques. Cervantès nous l'a appris.

La question donc se pose, et c'est à nous tous d'en juger : est-ce que les femmes exercent le pouvoir de façon différente des hommes ? Ont-elles la même façon de traiter les rapports de force ? Ont-elles le même sens de la hiérarchie ? Sont-elles davantage de *devoir* ou de *pouvoir* ? Ou bien n'est-ce qu'une question de personnalité, ou des deux à la fois ?

En ces temps d'étude sur le genre, et de revendications égalitaires, peut-on généraliser ? Doit-on se laisser aller à certaines polémiques qui, au bout du compte ne font qu'entretenir les stéréotypes de part et d'autre ? En tout cas, il semble que chez Ariane, ce soit sa personnalité qui ait toujours guidé son comportement.

Je voudrais terminer en rappelant un fait qui me tient à cœur et montre la profonde humanité d'Ariane.

Lorsque l'une de nos collègues, María Victoria Abad, fut terrassée par une maladie irréversible, c'est Ariane qui fut en première ligne pour la soutenir et régler sa situation médicale et administrative.

C'est encore elle qui fut proche des filles de María Victoria, *mes* filles, pour leur remonter le moral et les aider à gérer les difficultés de ce malheur.

Sois-en publiquement remerciée, chère Ariane, et puisse le destin t'accompagner de sa plus favorable étoile.

« Que la vida te depare lo mejor. »

Patrick CHARAUDEAU

Université Sorbonne Paris Nord,

Laboratoire Communication et Politique (LCP), IRISSO (UMR 7170)